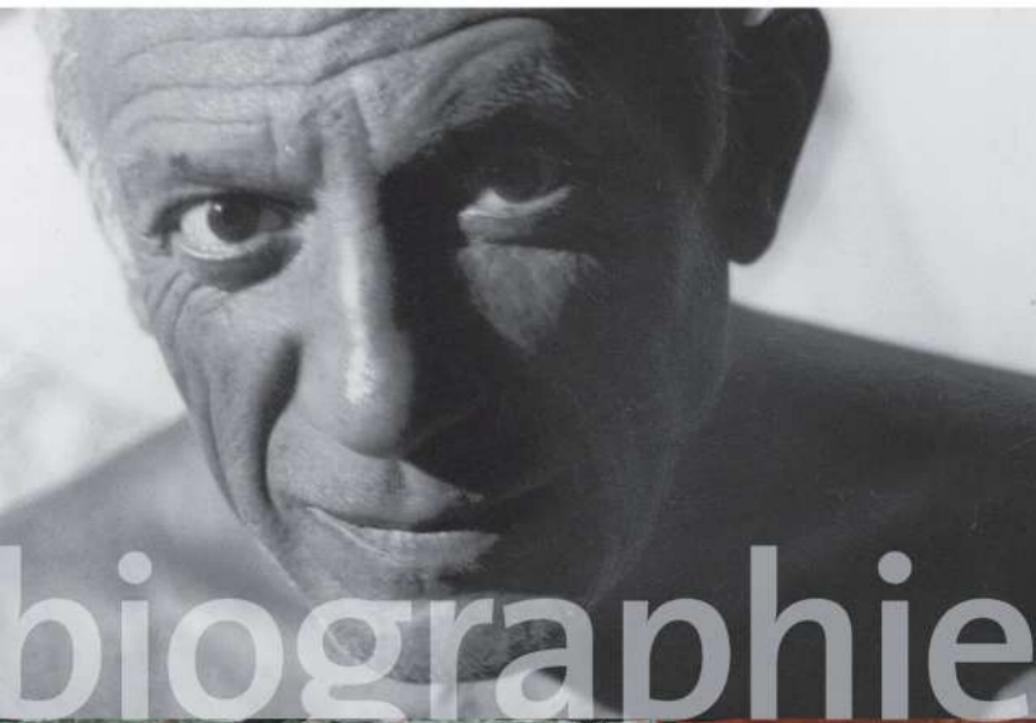


# Picasso

par Gilles Plazy

inédit



# biographie



folio  
biographies

Extrait de l'application

FOLIO BIOGRAPHIES  
collection dirigée par  
GÉRARD DE CORTANZE

# Picasso

par

Gilles Plazy

Gallimard

*Crédits photographiques :*

1 : Denise Colomb © Ministère de la Culture-France. 2 : Scala. 3 : Bridgeman Giraudon. 4, 8, 14 : RMN-droits réservés. 5 : RMN-R.G. Ojéda. 6, 7, 10, 11, 12, 13 : RMN-J.G. Berizzi. 9 : Artothek.

© Succession Picasso pour les œuvres de Picasso.

© *Éditions Gallimard, 2006.*

Écrivain, peintre, photographe, Gilles Plazy a publié une quarantaine d'ouvrages (poèmes, essais, fiction, documents), parmi lesquels plusieurs biographies (Gustave Courbet, Eugène Ionesco, Marlene Dietrich) et bon nombre d'études d'histoire de l'art concernant l'impressionnisme, Fra Angelico, Paul Cézanne, le Douanier Rousseau, la peinture abstraite...



## Le fils du peintre des pigeons

Picasso, d'abord, ne veut pas vivre. Du moins il hésite. Ou bien ne sait comment faire. Pourtant Maria Picasso y Lopez l'a porté comme il fallait, a souffert comme il se doit pour la naissance d'un premier enfant et la sage-femme a aidé selon les règles le bébé à venir au monde. Mais voici que celui-ci, devant une assistance déçue, reste coi. Pas un cri, pas un souffle. Heureusement, le docteur Salvador Ruiz y Blasco, son oncle, fume le cigare (la naissance, à cette époque, n'était pas régie par une stricte hygiène) et lui souffle en plein visage, volontairement ou non, par une intuition bénéfique ou dans un geste d'exaspération, une bouffée de fumée âcre, qui aussitôt déclenche le réflexe qu'on n'espérait plus. Ainsi, le 25 octobre 1881, à Malaga, celui qui, quelques jours plus tard, sera baptisé du prénom de Pablo et mis aussi sous le patronage protecteur de quelques autres saints, se fait-il d'emblée remarquer. Lui-même ne manquera pas de raconter ce premier instant de son histoire, comme un signe annonçant son destin extraordinaire. Cela lui sera-t-il raconté par sa mère ou bien imaginera-

t-il cette naissance à suspense ? — Comme il se plaira plus d'une fois à enjoliver sa biographie, on ne pourra guère se fier aux apparentes confidences d'un homme aussi attentif que lui à édifier sa propre légende...

José Ruiz y Blasco a quarante-trois ans. Artiste peintre sans prestige, il est depuis six ans professeur assistant à l'École des beaux-arts de Malaga et depuis deux ans conservateur d'un musée municipal nouvellement créé mais somnolent, dans lequel il est surtout employé à la restauration de quelques œuvres mineures. Cet Andalou est blond, assez pour qu'on le surnomme « l'Anglais », mince, sensible, avec une tendance certaine à la mélancolie, due sans doute à une prédisposition de son tempérament, encore accentuée par la conscience des limites de son talent d'artiste et par une déception amoureuse antérieure à son mariage avec Maria. Des frères Ruiz il est l'artiste, le dilettante. Salvador, lui, est un médecin vite réputé ; Diego est diplomate et don Pablo, décédé il y a peu, appartenait au chapitre des chanoines de la cathédrale de Malaga. Cet homme d'Église, qui a fait office de chef de famille à la mort de leur père, a installé à son domicile non seulement deux sœurs célibataires, Josefa et Matilda, mais aussi un José peu pressé d'assumer des responsabilités sociales et engagé avec passion sur une voie artistique où le succès tardait à le combler : la municipalité de Malaga ne lui a fait qu'un mince honneur en lui achetant, en 1878, un *Pigeonnier* qui témoignait

autant de ses remarquables qualités artisanales que du manque d'originalité de son expression. Ce peu original spécialiste des pigeons (il les élève avant de les peindre) n'en est pas moins activement impliqué dans le milieu artistique de sa ville, restreint certes mais assez animé autour de Bernardo Ferrandiz, un peintre alors prestigieux.

José, l'artiste de la famille, n'est pas le seul à y montrer de l'intérêt pour l'art : son père, un honorable fabricant de gants chargé d'une famille nombreuse (il eut onze enfants, dont deux moururent en bas âge), était musicien, joueur de contrebasse, et bon dessinateur. Ses frères sont eux aussi amateurs d'art : Diego pratiquait la peinture à ses heures de loisir, non sans talent ; Pablo collectionne des œuvres d'art religieux et Salvador, qui a épousé la fille d'un sculpteur connu, se donne volontiers des airs de connaisseur. Mais José est le seul à avoir fait de l'art sa profession, c'est-à-dire à ne pas s'être soucié d'un métier plus bourgeoisement honorable et à se complaire dans la fréquentation assidue des cafés où se réunissent les artistes de ce qu'on a appelé, pompeusement, l'« école de Malaga ». Il s'agit d'un groupe d'artistes rassemblé autour de deux peintres originaires de Valence, Bernardo Ferrandiz, donc, et Antonio Muñoz Degrain, directeurs successifs de l'École des beaux-arts et bons représentants d'un académisme chic. Toutefois, soit par lucidité à l'égard de ses dons, soit par nonchalance, il semble que José ne s'engage pas pleinement dans l'art et ne s'applique pas à l'élaboration

d'une œuvre conséquente. Ce célibataire est bel homme, mondain et brillant causeur. Comme il a pu atteindre ses quarante ans sans quitter le domicile de ses parents, il n'a pas eu pendant longtemps à se soucier de gagner sa vie et a pu couler des heures tranquilles entre le café de Chinitas et la maison close de Lola la Chata, deux hauts lieux de Malaga en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce port du sud de l'Andalousie n'est pas, en 1881, une cité quelconque. Elle a perdu le lustre qu'elle avait au temps des Maures, mais son climat, qui en fait un lieu de villégiature prisé des Anglais, et une certaine richesse, due à la métallurgie et au commerce du vin de la région (qui fut prospère avant que le phylloxéra ne s'abatte, trois ans auparavant, sur les vignes), lui donnent un air aimable. Mais qu'on ne se méprenne pas : elle a du caractère et il lui vient parfois des mouvements de colère qui la font se soulever contre les excès de l'autorité royale dont il lui faut ensuite supporter la sévérité. Ainsi les généraux Riego et Torrijos, à quelques années d'intervalle, furent exécutés, l'un fusillé, l'autre pendu, pour s'être rebellés.

Le chanoine disparaissant prématurément, Salvador, le docteur, lui-même dévot, a pris en charge les deux sœurs, mais José a dû perdre ses habitudes d'adolescent attardé et voler de ses propres ailes. Il était temps qu'il se marie, d'autant que la famille comptait sur lui pour perpétuer une lignée masculine à laquelle aucun de ses frères n'avait encore contribué, puisque Salvador n'avait jusqu'alors engendré que deux filles. Professeur médiocrement

rémunéré et peintre à la clientèle à peu près inexistante, José ne pouvait pas, au sein de la bourgeoisie à laquelle il appartenait, avoir de grandes prétentions. Amoureux d'une jeune fille qui n'aurait pas répondu à ses vœux, et l'aurait laissé à jamais dépité, il a fini à l'âge de quarante ans par se tourner vers Maria Picasso y Lopez, une cousine de quinze ans sa cadette, assez jolie, solide et vive, restée sans doute célibataire parce que sans dot, d'une famille honorable mais peu fortunée, surtout depuis que le phylloxéra s'est attaqué aux vignes du domaine. Le père de Maria, depuis plusieurs années officier des douanes à Cuba, envoyait bien à son épouse une partie de son salaire, ce qui n'était guère suffisant pour assurer à celle-ci et à ses trois filles une vie confortable. Aussi José en épousant Maria s'est-il trouvé chargé d'une belle-mère et de deux belles-sœurs, vite venues s'installer dans le même foyer, dont l'ambiance féminine, des plus chaleureuses, sera un doux cocon pour le petit Pablo, tendrement gâté.

Avec ses yeux et ses cheveux intensément noirs, Maria a l'air d'une vraie Andalouse, bien que sa famille soit, semble-t-il, d'origine (lointaine) majorquine. À moins qu'elle n'ait dans les veines du sang italien. Le nom de Picasso, en effet, sonne plus italien qu'espagnol et quelque aïeul aurait pu venir de Gênes, où un Matteo Picasso se fit connaître comme peintre au cours de récentes décennies. Rien toutefois n'assure qu'il y ait là plus qu'une homonymie et remonter le fil des généalogies ne paraît pas indispensable. Maria a les qualités né-

cessaires pour assurer à son mari une vie agréable, nonobstant les difficultés financières d'une activité professionnelle médiocre : elle est une épouse attentive et une mère très tendre. Que leur premier enfant soit un fils réjouit le jeune père et les deux filles qui naissent ensuite complètent heureusement le quatuor familial. Lola naît trois ans après son frère, tandis que Malaga est secouée par un tremblement de terre qui, durant plusieurs jours, dévaste la ville et c'est encore trois ans plus tard qu'une seconde fille, Maria de la Concepción, dite Conchita, voit le jour.

Pablo Ruiz Picasso serait un enfant heureux s'il ne lui fallait pas aller à l'école. Il vit choyé par les femmes de la famille et aimé de son père, qui est fier d'avoir un fils si doué pour le dessin. Une légende, entretenue par le peintre lui-même, affirme que le premier mot qu'il aurait prononcé fut *lapiz* (*crayon*), du moins sous sa forme enfantine de *piz*. Dessinateur précoce et instinctif, il commence, à l'en croire, par dessiner des spirales représentant un beignet fameux, la *torruela*. Sur la place de la Merced, où se tient le domicile familial et où jouent les enfants du quartier, il passe son temps à dessiner dans la poussière terreuse plutôt qu'à se livrer aux jeux des gamins de son âge. Les tresses des galons dorés que fabriquent ses deux tantes maternelles Elodia et Eliodora pour gagner un peu leur vie sont une autre source d'inspiration alambiquée, à laquelle certains critiques se référeront pour expliquer une tendance cursive de la main

picassienne. Ne fait-il jamais de dessin d'enfant, ainsi qu'il le prétendra plus tard ? Est-il vraiment ce petit Rembrandt qu'il se vantera d'avoir été ? L'affirmation manque de preuves et les premiers dessins de lui qui ont été conservés témoignent d'une maladresse dans laquelle ne se laisse déceler aucune part de génie. On peut penser que l'œil de son père, qui pèse sur ses premiers essais graphiques, retient sa spontanéité, mais c'est aussi ce même père qui lui met en main, alors qu'il n'a que neuf ans, pinceaux et peinture à l'huile, lui permettant de réaliser ses premiers tableaux, une marine approximative et un picador figé. Il montre tout de même, si jeune, un talent particulier : il est capable de dessiner, d'un seul contour, en partant d'un point ou d'un autre, de l'oreille ou de la queue, un âne et même de le découper ainsi avec des ciseaux dans une feuille de papier, sans l'avoir préalablement esquissé.

L'oncle Antonio, mari d'une de sœurs de José Ruiz Blasco et homme oisif, emmène souvent le petit Pablo se promener avec ses deux cousines, les deux filles de l'oncle Salvador, du côté du port, où l'imagination des enfants est avivée par l'agitation des quais et le mouvement des vapeurs et des voiliers. Malaga, c'est aussi une ville secrète, interdite à l'enfant de bonne famille, une ville gitane tassée au pied du quartier maure de l'Alcazaba et du château de Gibralfaro, dans un ensemble de taudis où la population se nourrit presque exclusivement de soupe aux coques, dont les coquilles jetées négligemment jonchent le sol. Il y a là un autre monde,

étrange, fascinant, à propos duquel courent des histoires fantastiques, inquiétantes, et d'où s'élève le *cante jondo*, cette voix gitane qui est la mémoire maure de l'Espagne et qui, de même que la corrida, lui est essentielle.

L'éducation du petit Andalou se fait aussi sous le signe du sang de l'arène, dans la violence virile et animale : les chevaux, en ce temps-là, ne sont pas ménagés face à des taureaux puissants et hargneux, et il n'est pas rare qu'ils s'écroulent éventrés. José, en aficionado passionné, emmène son fils à la nouvelle *plaza de toros*, qui a été inaugurée en 1876. Pablo a dix ans et il admire un matador aux cheveux blancs. Une autre fois, dans une chambre d'hôtel, il est présenté au héros du jour qui, en habit de lumière, le prend sur ses genoux.

L'école, il ne s'y fait décidément pas, ne s'intéresse guère à ce qu'on y apprend et en supporte mal la discipline rigoureuse. Il hurle au moment d'y aller, pose les conditions les plus extravagantes pour s'y laisser entraîner, ou s'invente des maladies, profitant de la faiblesse de ses parents, peu enclins à le contrarier, à affronter son caractère entier. En classe, il ne tient pas en place et, s'il n'est pas tout à fait le cancre qu'il se vantera d'avoir été, c'est un élève médiocre. Même un précepteur personnel ne parvient pas à faire de lui un élève acceptable. Toutefois, comme il est intelligent et a l'esprit plutôt vif, il est vraisemblable qu'il apprend aisément à lire et à écrire et suit tant bien que mal le cours de ses études.

Ses dix ans, Pablo ne les fête pas à Malaga. La famille s'est installée à La Corogne, où José a trouvé un poste de professeur moins subalterne et mieux rémunéré. De l'Andalousie à la Galice, de la Méditerranée à l'Atlantique, du soleil à la pluie, c'est un exil pour un homme si attaché à sa ville natale, mais la raison économique lui a imposé ce choix : il a plus de cinquante ans, des enfants jeunes et aucun avenir à Malaga, où son poste de conservateur du musée a été supprimé et où son art de peintre de pigeons ne lui a valu que peu de considération. À La Corogne, il a en tout cas un emploi moins fictif que celui qu'il avait à Malaga, et cela dans une école flambant neuve. Il y dispose, près du port, d'un appartement agréable avec, sur l'arrière, un balcon où il peut installer un pigeonnier et, sur le devant, un autre balcon fermé, un *mirador*, d'où ses enfants observent la vie de la rue. Juste en face, dans une belle villa, habite le docteur Ramón Perez Costales, un personnage important de la ville. Cet ancien ministre libéral, philanthrope et amateur d'art, qui a sans doute connu naguère l'oncle Salvador, se prend d'affection pour la famille Ruiz Picasso.

Le nouveau professeur de dessin de l'École des beaux-arts de La Corogne n'en considère pas moins sa nouvelle situation comme un échec. Ses finances restent médiocres et sa peinture n'est pas ici mieux appréciée qu'à Malaga, à tel point qu'il préfère, après des tentatives infructueuses, ne plus exposer. Il ne sera bientôt plus qu'un vieil homme triste, reportant sur son fils les espoirs déçus de sa

jeunesse. Puisque celui-ci fait preuve d'un très exceptionnel don d'observation et d'un coup de crayon habile, puisqu'il prend de plus en plus de plaisir au dessin et préfère la peinture aux études ordinaires, pourquoi n'aurait-il pas devant lui une brillante carrière artistique ? Et Pablo de se mettre lui aussi, avec une adresse comblant la fierté paternelle, à dessiner des pigeons. Oui, il sera peintre. Il l'est déjà d'ailleurs, puisque le docteur Perez Costales l'encourage en lui achetant ses premières œuvres, hâtivement brossées sur des couvercles de boîtes de cigares.

Pablo s'adapte bien à sa nouvelle vie, faisant preuve d'un ascendant indiscutable sur ses nouveaux camarades, qu'il initie à l'art de la corrida en leur enseignant, veste en main, les passes diverses de la *muleta*. Il joue aussi beaucoup dans la rue et aime l'océan dont il affronte volontiers les vagues, bien qu'il n'ait aucun don pour la natation. Il suit sans grand intérêt l'enseignement que dispensent les prêtres de l'Instituto da Guarda, mais surtout dessine, dessine, n'arrête pas de dessiner, ainsi que le prouvent quelques livres de classe qui ont été conservés et dont les marges témoignent d'une incessante pulsion graphique. Avant même de fêter ses onze ans, le voici, pour sa seconde année scolaire à La Corogne, inscrit à l'École des beaux-arts, qui est installée dans le même bâtiment que l'école dont il est un élève médiocre. Il y fréquentera successivement plusieurs classes, en commençant par celle de dessin d'ornement

qu'anime son père, suivant étape par étape un enseignement classique du dessin et s'y montrant aussi doué qu'assidu. Son regard se précise (et quels yeux grands et vifs a cet enfant !) et sa main s'assouplit. En trois ans, alors qu'il entre dans l'adolescence et que ne cesse de se renforcer l'assurance qui lui est naturelle, il s'affirme comme un excellent dessinateur, digne fils de don José. Il a le talent, comme son père, mais il a en plus, contrairement à celui-ci, la passion — une passion qui le fait sans cesse regarder, dessiner, transcrire sur le papier les images qui s'imposent à lui. Rien ne lui échappe et il s'exerce à des portraits de son père, sa mère, ses sœurs, des scènes d'intérieur, des vues de La Corogne prises de la tour d'Hercule, le phare au pied duquel il aime s'installer pour dessiner. Mais, plus que dessinateur, il est peintre, déjà, sur la toile et à l'huile, et sa maîtrise devient étonnante. À quatorze ans, il brosse des portraits qui laissent son père pantois : l'imposant docteur Perez Costales, qui a accepté de poser pour lui, est saisi en buste avec brio et Modesto Castillo, le fils naturel de cet ami de la famille, apparaît en Maure, paré d'une large serviette en guise de burnous.

José Ruiz y Blasco regarde avec affection et contentement son fils grandir et s'avancer sur le chemin de l'art. D'autant que lui-même, s'il peint encore, semble le faire plus par habitude que par conviction, en amateur quelque peu désabusé. Il est assez bon connaisseur du dessin et de la peinture, et professeur assez avisé, pour bien juger du talent peu ordinaire de son fils. Loin d'en être jaloux, il

l'encouragement, le pousse, le conseille, met son honneur et son ambition à l'aider au mieux à se former. Pablo, à dire vrai, n'en demande pas tant ; il sait que ses qualités n'appartiennent qu'à lui-même et qu'il est le seul à pouvoir tracer son chemin, quitte à travailler sans cesse, dessiner, dessiner encore, peindre et ainsi conquérir sa force et son originalité d'artiste. Il est heureux aussi de plaire à son père, de voir que cet homme triste s'anime quand il l'admire ou le conseille. Quant à Maria, elle n'a jamais douté d'avoir un fils remarquable et elle est sûre qu'il a devant lui un destin exceptionnel.

L'été, pour les vacances, de retour à Malaga, on retrouve le soleil andalou, la famille et les amis. Pablo qui, en grandissant, a gagné une indépendance nouvelle, vit d'une autre manière sa ville natale. La rue lui appartient de plus en plus, toujours plus loin. Il s'aventure jusqu'au quartier gitan, qui le fascine, où s'ouvre pour lui un monde plus brut que celui, policé, restreint, inquiet, du milieu familial bourgeois, auquel il appartient, et au sein duquel les artistes eux-mêmes restent soumis aux conventions dominantes. Il y a là un naturel, une façon de vivre, une aisance des corps, une vivacité du langage qui lui plaisent, qu'il désire partager — et l'élan lyrique, dramatique, du *cante jondo*, qui le touche au plus près, au plus profond. Il retrouve ses cousines, qui sont des amies, et l'oncle Salvador, qui apporte toujours à José et à Maria un soutien plus que fraternel, quasi

paternel, et qui veille avec attention sur l'évolution de son neveu. Pablo lui montre ses dessins, ses peintures, comme à La Corogne il le fait en présence du docteur Perez Costales, et il en tire des compliments, peut-être même quelques pesetas. C'est pour lui surtout, pour le reste de la famille aussi, bien sûr, qu'il rédige, au cours de l'année, comme des chapitres d'une chronique de sa vie galicienne, quelques numéros d'un journal manuscrit et illustré. Il le fait avec une application d'écolier calligraphe ; avec humour également, alignant des plaisanteries plus ou moins légères. Le nom de la publication change au gré de l'humeur, d'abord paré des couleurs de la Galice sous le titre *Azul y blanco*, puis plus clairement nommé en fonction du lieu dont il traite : *La Coruña*, enfin placé sous l'emblème architectural de la ville, la *Torre de Hércules*. Six numéros seulement paraissent, de la fin 1893 à la fin 1895, bien que le premier ait annoncé une parution hebdomadaire, dominicale. Quant au contenu, il ne fait preuve d'aucun génie adolescent exceptionnel et ces documents aujourd'hui n'ont de valeur que parce qu'ils sont de la main du jeune Pablo, le futur Picasso.

Un événement qui bouleverse la vie de la famille Ruiz dans son exil atlantique n'est pas retenu par le journaliste épisodique, mais celui-ci, au lendemain de ce drame, restera presque un an sans envoyer de ses nouvelles ainsi élaborées à leurs destinataires malaguègues : Conchita, la seconde de ses sœurs, meurt de la diphtérie, le 10 janvier 1895, faute d'avoir reçu à temps de France, tandis

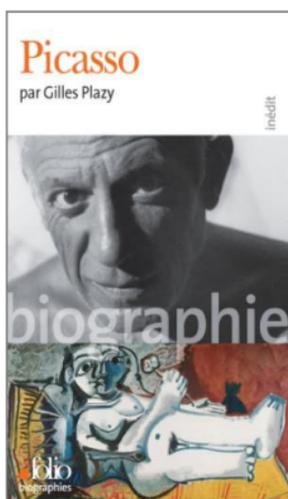
qu'une épidémie sévit en Espagne, le sérum qui eût pu la sauver. Comme tous les parents aimants, Maria et José en souffrent profondément, s'aidant tant bien que mal d'une religion que d'ordinaire ils ne pratiquent que modérément, à la différence de l'oncle Salvador. Maria est courageuse, forte, fataliste aussi, surtout consciente de ce qu'il lui faut s'occuper, malgré le deuil, de ses deux autres enfants. Lola a dix ans, Pablo en a treize. La mort, si soudainement présente dans ce foyer uni, brise son insouciance, le plonge en de ténébreuses réflexions, atteint au plus profond de lui-même ce goût de vivre qu'il a jusqu'à présent affiché sans vergogne. N'est-il pas allé jusqu'à s'engager à ne plus jamais peindre si sa petite sœur était sauvée ? José, lui, dans sa mélancolie d'artiste raté et de professeur ordinaire, est plus irrémédiablement abattu que sa femme et, puisque La Corogne lui a été néfaste, il ne nourrit d'autre désir que d'en partir au plus vite. Ce qu'il parvient à faire, grâce à l'un de ses confrères de Barcelone, qui fut son assistant à Malaga et qui, Galicien, est heureux de pouvoir disposer d'un poste à l'École des beaux-arts de La Corogne. L'échange a lieu dans de bonnes conditions, puisque José, toujours à court d'argent, sera mieux rémunéré.

Ainsi Pablo devient-il catalan. Mais c'est en tant que peintre, vraiment peintre, qu'il quitte La Corogne, après y avoir exécuté, en cette douloureuse année 1895, les premiers tableaux qui ont fait de lui mieux qu'un jeune homme doué, mieux qu'un dessinateur de talent, un artiste déjà éton-

*Marilyn Monroe*, par ANNE PLANTAGENET

*Toussaint-Louverture*, par ALAIN FOIX

*Boris Vian*, par CLAIRE JULLIARD



# Picasso

## Gilles Plazy

Cette édition électronique du livre  
*Picasso* de Gilles Plazy  
a été réalisée le 20 mars 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070319749 - Numéro d'édition : 139146).

Code Sodis : N55533 - ISBN : 9782072489631  
Numéro d'édition : 252385.